

À cinq heures de l'après-midi
Errance tragique
Panj É Asr, Iran/France 2003, 106 minutes

Carlo Mandolini

Number 228, November–December 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48263ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mandolini, C. (2003). Review of [À cinq heures de l'après-midi : errance tragique / *Panj É Asr*, Iran/France 2003, 106 minutes]. *Séquences*, (228), 43–43.

À CINQ HEURES DE L'APRÈS-MIDI

Errance tragique

Cruellement tragique et brutalement désespéré, le troisième long métrage de la jeune réalisatrice iranienne Samira Makhmalbaf est la complainte troublante d'une femme confrontée à la réalité afghane contemporaine. Fidèle à l'esprit du grand cinéma iranien, dont elle est, c'est le cas de le dire, l'héritière directe, Makhmalbaf offre un film sans artifices, rigoureusement humain et fondamentalement respectueux de la société qu'il observe. Bien entendu cette attitude face au réel n'exclut pas une écriture résolument allégorique, qui permet à ce film, au fil des images et des dialogues, d'atteindre de très beaux moments de poésie.

Dans un pays littéralement en ruines, un an après l'intervention militaire et la chute des Talibans, Noqreh, une jeune Afghane de vingt ans, rêve de devenir présidente de son pays. Profitant d'un certain vent de réformes, mais à l'insu de son père, un homme pieux et conservateur (que Makhmalbaf refuse néanmoins de condamner), la jeune femme a laissé tomber le voile et fréquente une école pour filles qui vient d'ouvrir. Mais en ville, sa famille est sans logis décent et vit dans une grande misère. Sa belle-sœur, mère depuis peu et sans nouvelles de son mari, n'a plus de lait pour son nourrisson qui se meurt. Contraints à l'errance pour trouver des vivres et un abri décent, Noqreh et sa famille quittent finalement la ville, lieu de blasphème aux yeux du père, et s'enlisent dans le désert.

C'est dans ce désert, et avec une scène à glacer le sang (le père qui creuse laborieusement, à coup de pierre, une minuscule tombe pour son petit-fils), que Makhmalbaf termine son film. Le tout dernier plan, suite et fin du plan initial, montre Noqreh et sa belle-sœur, de dos et s'éloignant de la caméra, *disparaissant progressivement*, par effet de perspective, dans les dunes de sable, à la recherche d'une source d'eau qu'elles ne trouveront probablement jamais. On aura vu peu de films se terminer sur des images aussi dévastatrices.

Pourtant, dans le premier plan du film, la réalisatrice avait choisi de montrer, par un effet de perspective inverse, les deux jeunes femmes *sortir* de l'horizon et s'approcher de la caméra. Le film s'ouvrait donc sur une note d'espoir, puisque le sens du plan était clair : la femme afghane resurgissait !

La suite du film semblait vouloir souligner cette même idée : Noqreh quittant une assemblée où l'on inculque à des filles l'asservissement de la femme, relevant la burkha sur son très beau visage, troquant les sandales pour de coquets souliers à talons hauts et joignant une école où les filles proclament leur désir de devenir institutrice, ingénieure, médecin ou présidente du pays. Il faut voir, et surtout entendre, la jeune femme faire claquer ses talons, comme s'il s'agissait d'une vibrante affirmation visuelle et sonore contre la loi du silence imposée aux femmes.



Une vibrante affirmation visuelle et sonore

Mais entre le monde de son père et le pays rêvé (représenté par l'école), Noqreh doit traverser, littéralement, un passage sombre, une sorte de ruelle qui relie deux sections de la ville (cette même idée revient plus tard, dans les couloirs d'un palais dévasté qui sert de logis à la famille de la jeune femme). Or plus le récit se déploie, plus ce passage, véritable non-lieu, devient une métaphore évidente de l'état dans lequel se retrouve la femme afghane.

Pour Makhmalbaf, il aurait été évidemment trop simpliste, un an à peine après la chute du régime des Talibans, moment où le film a été tourné, de relater l'histoire de Noqreh comme s'il s'agissait d'un conte de fée. Pour la jeune réalisatrice, pas question ici de faire un *success story* ou même un hymne à l'espoir. Ce film, au contraire, est une observation rude et rigoureuse du vide politique et culturel dans lequel le pays est plongé. Car si les bouleversements politiques et militaires récents ont ouvert la voie à une certaine normalisation, ne serait-ce que symbolique, du statut de la femme en Afghanistan, la société civile actuelle doit encore faire face à tous ses démons, à la peur de l'avenir, à "la guerre larvée qui oppose les générations, (et aux) différences entre la vie des hommes et la vie des femmes", comme le dit Makhmalbaf.

À l'instar du poème de Garcia Lorca, dont il tire son titre, **À cinq heures de l'après-midi** est, du début à la fin, habité par la mort. La mort est présente dans la menace des mines, dans les bâtiments éventrés, dans l'absence de ceux qu'on attend et en la personne de ce poupon, symbole d'une nation qui vient à peine de (re-)naître mais qui est déjà condamnée, parce qu'elle manque de tout.

Carlo Mandolini

■ Panj É Asr

Iran/France 2003, 106 minutes — Réal. : Samira Makhmalbaf — Scén. : Mohsen Makhmalbaf, Samira Makhmalbaf — Photo : Ebrahim Gafori — Mont. Mohsen Makhmalbaf — Mus. : Mohammad Reza Darvishi — Son : Behroz Shahamat — Int. : Aghelah Rezaie (Noqreh), Abdolgani Yousefrazai (le père), Razi Mohebi (le poète), Marzieh Amiri (la belle-sœur) — Prod. : Mohsen Makhmalbaf — Dist. : Séville.